



RACINES



Exposition de Jean-Louis García

Sotteville-sur-mer... salle La Bergerie
28 juillet/15 août 2018



C'est des hommes et d'eux seulement qu'il faut avoir peur, toujours.

Voyager c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination. Tout le reste n'est que déceptions et fatigues. Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force. Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses; tout est imaginé. C'est un roman, rien qu'une histoire fictive. Littré le dit, qui ne se trompe jamais. Et puis d'abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux. C'est de l'autre côté de la vie.

Autant pas se faire d'illusion, les gens n'ont rien à se dire, ils ne se parlent que de leurs peines à eux chacun, c'est entendu. Chacun pour soi, la terre pour tous. Ils essayent de s'en débarrasser de leur peine, sur l'autre, au moment de l'amour, mais alors ça ne marche pas et ils ont beau faire, ils la gardent tout entière leur peine, et ils recommencent, ils essayent encore une fois de la placer.

Louis-Ferdinand Céline, extrait de *Voyage au bout de la nuit*



Je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans. Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi...Je la refuse tout net avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils 995 même et moi tout seul, c'est eux qui ont tort et c'est moi qui ai raison car je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux plus mourir.

On entend, on attend, on espère, ici, là-bas, dans le train, au café, dans la rue, au salon, chez la concierge, on entend, on attend que la méchanceté s'organise, comme à la guerre, mais ça s'agite seulement et rien n'arrive.

Dans tous les coins des jardins publics, il y a comme ça d'oubliés des tas de petits cercueils fleuris d'idéal, des bosquets à promesses et de mouchoirs remplis de tout.

Si les gens sont si méchants, c'est peut-être seulement parce qu'ils souffrent, mais le temps est long qui sépare le moment où ils sont cessé de souffrir de celui où ils deviennent un peu meilleurs.

Louis-Ferdinand Céline, extrait de *Voyage au bout de la nuit*



Que cette horrible aventure des humains qui arrivent sur cette terre, rient, bougent, puis soudain ne bougent plus, ne les rende pas bons, c'est incroyable. Et pourquoi vous répondent-ils si vite mal, d'une voix de cacatoès, si vous êtes doux avec eux, ce qui leur donne à penser que vous êtes sans importance c'est à dire sans danger ? Ce qui fait que des tendres doivent faire semblant d'être méchants pour qu'on leur fiche la paix, ou même, ce qui est tragique, pour qu'on les aime.

Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte.

Surtout souris, n'oublie pas de sourire. Souris pour escroquer ton désespoir, souris pour continuer de vivre, souris dans ta glace et devant les gens, et même devant cette page. Siffle un peu pour croire que tout ne va pas si mal que ça. Souris pour croire que rien n'importe, souris pour te forcer à feindre de vivre, souris toute ta vie à en crever et jusqu'à ce que tu en crèves de ce permanent sourire.

Albert Cohen, extraits de *Le livre de ma mère*

III



Si les temps revenaient, les temps qui sont venus!

- Car l'Homme a fini, l'Homme a joué tous les rôles!

Au grand jour, fatigué de briser des idoles,

Il ressuscitera, libre de tous ses Dieux,

Et, comme il est du ciel, il scrutera les cieux!

L'idéal, la pensée invincible, éternelle,

Tout le dieu qui vit, sous son argile charnelle,

Montera, montera, brûlera sous son front!

Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,

Contempteur des vieux jugs, libre de toute crainte,

Tu viendras lui donner la rédemption sainte!

Splendide, radieuse, au sein des grandes mers

Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers

L'Amour infini dans un infini sourire!

Le Monde vibrera comme une immense lyre

Dans le frémissement d'un immense baiser !

Arthur RIMBAUD, *Chair et soleil* (1870)



La colère chez moi ne vient pas d'emblée.

Si rapide qu'elle soit à naître, elle est précédée d'un grand bonheur, toujours, et qui arrive en frissonnant.

Il est soufflé d'un coup et la colère se met en boule.

Tout en moi prend son poste de combat, et mes muscles qui veulent intervenir me font mal.

Mais il n'y a aucun ennemi.

Cela me soulagerait d'en avoir.

Mais les ennemis que j'ai ne sont pas des corps à battre, car ils manquent totalement de corps.

Cependant, après un certain temps, ma colère cède... par fatigue peut-être, car la colère est un équilibre qu'il est pénible de garder...

Il y a aussi la satisfaction indéniable d'avoir travaillé et l'illusion encore que les ennemis s'enfuient renonçant à la lutte.

Henri MICHAUX, *Colère*



La rue, en un remous de pas,

De torsos et de dos d'où sont tendus des bras

Sauvagement ramifiés vers la folie,

Semble passer volante ;

Et ses fureurs, au même instant, s'allient

A des haines, à des appels, à des espoirs ;

La rue en or,

La rue en rouge, au fond des soirs.

Toute la mort

En des beffrois tonnants se lève ;

Toute la mort, surgie en rêves,

Avec des faux et des épées

Et des têtes atrocement coupées.

La toux des canons lourds,

Les lourds hoquets des canons sourds

Mesurent seuls les pleurs et les abois de l'heure.

Les hauts cadrans des horloges publiques,

Comme des yeux en des paupières,

Sont défoncés à coups de pierre :

Le temps normal n'existant plus

Pour les coeurs fous et résolus

Des multitudes faméliques.

La rage, elle a bondi de terre

Sur un monceau de pavés gris ;

La rage immense, avec des cris,

Avec du feu dans ses artères ;

La rage, elle a bondi

Féroce et haletante

Et si terriblement

Que son moment d'élan vaut à lui seul le temps

Que met un siècle en gravitant

Autour de ses cent ans d'attente.

Émile Verhaeren, extrait de *La révolte*



Les idées, comme des boucs étaient dressées les unes contre les autres.
La haine prenait une allure sanitaire.
La vieillesse faisait rire et l'enfant fut poussé à mordre.
Le monde était tout drapeau.

Il y avait eu autrefois des hommes prenant leur temps, brûlant paisiblement des bûches de bois dans de vieilles cheminées, lisant des romans délicieux où ce sont les autres qui souffrent.

Ces temps n'étaient plus.

Les fauteuils, en ce siècle, brûlèrent et le contentement barbelé des riches de ce monde ne se défendait plus.

Il fit froid pour tous cette année.

Ce fut le premier hiver total.

L'espoir sourdait vaille que vaille.

Mais l'événement s'en foutant, comme une brute qui arrache pansement et chair et drain à la fois, il fallait recommencer à souffrir sans espoir.

De distance en distance apparaissait une lueur, mais la vague de fond qui emporterait le tout ne se levait toujours pas.

Des peuples, les uns gagnaient, les autres crevaient, mais tous restaient emmêlés dans une misère qui faisait le tour de la Terre.

La race de la

Sagesse ne fut pas épargnée.

Prise au dépourvu, elle lutta année après année, sa patience millénaire soumise à un test extra-sévère.

Le peuple prédestiné, lui aussi, et le premier, pâtit.

On lui enleva jusqu'à sa chemise.

L'on se rit de lui, et se retournant, on l'accusait de l'origine des malheurs.

Au peuple des

Temples parfaits, il lui fut pris jusqu'à ses olives.

Les têtes étaient farcies de foutaises.

Comme la mer ne se fatigue pas de heurter le rivage d'inutiles vagues, ainsi cette grande lutte poussait toujours en avant de nouveaux rangs.

Avances trépidantes qui n'avançaient à rien, retraites éberluées qui finissaient devant le vide.

Jamais on ne vit autant de coups d'épée dans l'eau.

Les rênes de l'humanité flottaient au hasard, mais pourtant, mais partout, sous des visages divers, le

Père, le chef, lorsque sa vie autoritaire, comme une rame, s'enfonce dans sa famille qui se tait.



Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;

Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle ;
Il le pratèle et le libucque et lui baruffle les ouillais ;
Il le tocarde et le marmine,
Le manage rape à ri et ripe à ra.
Enfin il l'écorcobalisse.

L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.
C'en sera bientôt fini de lui ;
Il se reprise et s'emmargine... mais en vain
Le cerceau tombe qui a tant roulé.

Abrah ! Abrah ! Abrah !
Le pied a failli !
Le bras a cassé !
Le sang a coulé !

Fouille, fouille, fouille,
Dans la marmite de son ventre est un grand secret
Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs ;
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Et on vous regarde
On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

Henri MICHAUX, *Le grand combat*

XXII



Le front aux vitres comme font les veilleurs de chagrin

Ciel dont j'ai dépassé la nuit
Plaines toutes petites dans mes mains ouvertes
Dans leur double horizon inerte indifférent
Le front aux vitres comme font les veilleurs de chagrin
Je te cherche par-delà l'attente
Par-delà moi-même
Et je ne sais plus tant je t'aime
Lequel de nous deux est absent.

Paul ELUARD, *Capitale de la douleur - L'amoureuse*



Le revenant, s'il en est sur la Terre, serait

Noir de suie, impeccablement sot et riant
De la foudre venue sur lui se déliant
Amère peur d'être le seul, le roturier

L'épithète tenue à bout de bras, soldée
Comme carême, jours maigres, sérénades.
L'impudeur, la pluie, la nuit, la bousculade
Jetés à l'encan, la vérole, les jours niais.

Laissez dormir l'idiot, le chantre, l'enragé
Pourquoi tout ce tracas, ces fanfaronnades ?
L'éternel féminin berce son corps usé.

Qu'on se le dise dans les ports. A la parade
Matelots, sans-logis, riches d'avoir été
De fiers crapauds enrubannés d'une ballade

Jeanine BAUDE, *Tombeau pour Tristan* (à Tristan Corbière)



Tout rouge des brumes

de demain
le soleil colporteur
pose derrière les toits et la courbe
du fleuve noir
son sac
et la moisson du jour en charpie

De ce côté-ci des fenêtres
dociles sous les volets roulants
on voit les mains se tendre
ces pleureuses
vers la nuit des écrans
et la mort à mâcher la mort
aux mille visages

Qui parmi nous jouant des coudes
et dansant et riant
criant son déni aux adieux
à la mort consentie
harponnera ce sac
ses mensonges sa bêtise froide
ses tendresses ses douceurs sans armes
et le tiendra depuis l'ombre
tendu vers la lumière
dont chaque matin recoud les lambeaux

Jean-Marie BARNAUD, *Aux joyeux harponneurs*



Un arbre passe, un homme le regarde

Et s'aperçoit que ses cheveux sont verts
Il bouge un bras tout bruissant de feuillages
Une main douce à cueillir les hivers
Lentement glisse à travers la muraille
Et forme un fruit pour caresser la mer.

Quand l'enfant vient, c'est la forêt qui parle
Il ne sait pas qu'un arbre peut parler
Il croit entendre un souvenir de sable
La vieille écorce aussi le reconnaît
Mais elle a peur de ce visage pâle.

Chacun s'éloigne - il vole quelques feuilles
Tout l'arbre bouge et jette son adieu
Pour une veine il pleure sept étoiles
Pour une étoile il a donné ses yeux
Il a jeté ses racines aux fleuves.

Les derniers cris désertent les gorges
Quand les oiseaux ne s'y poseront plus
Quelqu'un déchire un à un les automnes
Le fils de l'arbre écarte ses bras nus
Et dit des mots pour que le vent les morde

Robert Sabatier, *Passage de l'arbre*

CLXVII



Le désir accable et tourmente,

C'est une immuable saison
Qui règne, précise et démente.
Hardiment la noble raison
Qu'irrite l'aspect d'un coeur ivre
Combat l'ennemi clandestin.

- Mais qui voudrait encor survivre
Aux blessures de son destin,
Si l'on pouvait tuer l'instinct ?

Anna de Brancovan, comtesse de Noailles, *Poème de l'Amour*



Ils parlent rarement, — ils sont assis par terre,

Nus, ou déguenillés, le front sur une pierre,
N'ayant ni sou ni poche, et ne pensant à rien.
Ne les réveille pas : ils t'appelleraient chien.
Ne les écrase pas : ils te laisseraient faire.
Ne les méprise pas : car ils te valent bien.

Alfred de Musset, *Namouna* - Chant premier



J'ai un voisin robuste,

Un marronnier de l'avenue Re Umberto ;
Il a mon âge, mais ne le paraît point.
Il héberge des passereaux, des merles, et n'a pas honte,
En avril, de se faire pousser bourgeons et feuilles,
Et des fleurs frêles au mois de mai.
Puis en septembre, des bogues aux piquants inoffensifs,
Qui renferment de luisants marrons tanniques :
C'est un imposteur mais naïf ; il veut se faire passer
Pour l'émule de son vaillant frère des montagnes.
Grand seigneur aux fruits doux, aux champignons précieux.
Il vit mal. Les trams numéro huit et numéro dix-neuf
Lui écrasent les racines toutes les cinq minutes ;
Il en demeure abasourdi
Et pousse tortu, comme s'il voulait s'enfuir.
D'année en année, il aspire de lents poisons
Du sous-sol saturé de méthane ;
Les chiens l'abreuvent d'urine,
Et la poussière septique des allées
Bouche les rides de son liège ;
Sous l'écorce pendent des chrysalides
Mortes et qui, jamais, ne seront papillons.
Néanmoins, dans son vieux cœur de bois,
Il s'émeut et jouit du retour des saisons.

Primo Levi, *Cœur de bois*



Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;

Il nage autour de moi comme un air impalpable ;
Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,
La forme de la plus séduisante des femmes,
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,
Haletant et brisé de fatigue, au milieu
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion
Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,
Et l'appareil sanglant de la Destruction !

Charles BAUDELAIRE, *La destruction*

I



Du fer, du feu, du sang ! C'est elle ! c'est la Guerre

Debout, le bras levé, superbe en sa colère,
Animant le combat d'un geste souverain.
Aux éclats de sa voix s'ébranlent les armées ;
Autour d'elle traçant des lignes enflammées,
Les canons ont ouvert leurs entrailles d'airain.

Partout chars, cavaliers, chevaux, masse mouvante !
En ce flux et reflux, sur cette mer vivante,
A son appel ardent l'épouvante s'abat.
Sous sa main qui frémit, en ses desseins féroces,
Pour aider et fournir aux massacres atroces
Toute matière est arme, et tout homme soldat.

Puis, quand elle a repu ses yeux et ses oreilles
De spectacles navrants, de rumeurs sans pareilles,
Quand un peuple agonise en son tombeau couché,
Pâle sous ses lauriers, l'âme d'orgueil remplie,
Devant l'œuvre achevée et la tâche accomplie,
Triomphante elle crie à la Mort: « Bien fauché ! »

Louise Ackermann, extrait du poème *La Guerre*

(A la mémoire de son neveu, le Lieutenant Victor Fabrègue, tué à Gravelotte)



Vous qui vivez en toute quiétude

Bien au chaud dans vos maisons,
Vous qui trouvez le soir en rentrant
La table mise et des visages amis,
Considérez si c'est un homme
Que celui qui peine dans la boue,
Qui ne connaît pas de repos,
Qui se bat pour un quignon de pain,
Qui meurt pour un oui pour un non.
Considérez si c'est une femme
Que celle qui a perdu son nom et ses cheveux
Et jusqu'à la force de se souvenir,
Les yeux vides et le sein froid
Comme une grenouille en hiver.
N'oubliez pas que cela fut,
Non, ne l'oubliez pas :
Gravez ces mots dans votre cœur.
Pensez-y chez vous, dans la rue,
En vous couchant, en vous levant ;
Répétez-les à vos enfants.
Ou que votre maison s'écroule,
Que la maladie vous accable,
Que vos enfants se détournent de vous

Primo Levi, poème liminaire de l'ouvrage *Si c'est un homme*, 1947



Il y a des monstres qui sont très bons,
Qui s'assoient contre vous les yeux clos de tendresse
Et sur votre poignet
Posent leur patte velue.
Un soir —
Où tout sera pourpre dans l'univers,
Où les roches reprendront leurs trajectoires de folles,
Ils se réveilleront.

Edouard Glissant, *Monstres*



Il a dévalé la colline

Ses pieds faisaient rouler des pierres
Là-haut, entre les quatre murs
La sirène chantait sans joie

Il respirait l'odeur des arbres
De tout son corps comme une forge
La lumière l'accompagnait
Et lui faisait danser son ombre

Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il sautait à travers les herbes
Il a cueilli deux feuilles jaunes
Gorgées de sève et de soleil

Les canons d'acier bleu crachaient
De courtes flammes de feu sec
Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il est arrivé près de l'eau

Il y a plongé son visage
Il riait de joie, il a bu
Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il s'est relevé pour sauter

Pourvu qu'ils me laissent le temps
Une abeille de cuivre chaud
L'a foudroyé sur l'autre rive
Le sang et l'eau se sont mêlés

Il avait eu le temps de voir
Le temps de boire à ce ruisseau
Le temps de porter à sa bouche
Deux feuilles gorgées de soleil

Le temps d'atteindre l'autre rive
Le temps de rire aux assassins
Le temps de courir vers la femme

Il avait eu le temps de vivre.